

Extrait

« Tribulations initiatiques en Amérique latine »

Accoudé au bastingage, les yeux fixés sur l'horizon plat et vide, la ligne un peu floue coupée par le soleil couchant, je jouis intensément, un sourire aux lèvres. J'ai du mal à réaliser. J'aimerais rester indéfiniment ici, à la proue du bateau, sans penser, ou plutôt si, en pensant avoir atteint ce dont je rêvais depuis longtemps. Je suis PARTI !...

"Je quitte l'Europe, l'air marin brûlera mes poumons, les climats perdus me tanneront..." écrivait Rimbaud en 1873. Avait-il eu en son temps, cent ans avant moi, la même pulsion pour quitter son pays ? Je ne crois pas, mais il faut que je le relise.

Cela n'a pas été facile. Un début de projet plutôt long et semé d'angoisses, d'attentes et d'incertitudes. L'idée de "partir" me tenait au ventre depuis trois années, juste après le bac. Mais avec un crescendo qui était devenu de moins en moins supportable.

Et puis, il faut que je le dise d'emblée, j'étais puceau, et ce handicap commençait à me peser lourdement sur le moral : à mon âge, n'avoir pas franchi le pas ! Cela devenait intolérable... J'aurais bien sûr pu me soigner en restant à Toulouse, où ne manquaient sans doute pas les occasions, mais j'avais essuyé plusieurs échecs. J'en gardais une rancune tenace envers ma société. Et puis je voulais donner du panache à ce baptême. Qu'il soit inoubliable...

... J'approche du centre de Guayaquil quand je perçois une rumeur, et des bruits de tambour au loin. Bien entendu, contre toute prudence, c'est dans cette direction que je m'avance. S'il y a du tambour, c'est qu'il y a de l'action, et ça m'intéresse. La rumeur enfle, se rapproche, il s'agit vraisemblablement d'une manifestation. La musique devient assourdissante, des bannières teintées de rouge apparaissent :

"La lucha continúa"

"La izquierda vencerá"

"Todos unidos Compañeros".

Ça sent l'ambiance gauchiste. Les manifestants sont jeunes et gais, pas menaçants et pas armés, bref plutôt bon enfant. Je laisse passer le gros de la foule et j'arrête une jeune fille, grande, basanée, belle, la tête surmontée d'un crinière de cheveux blonds, frisés, libres, à la Angela Davis, l'air plutôt relax :

— *Holà. ¿ Qué es ? ¿ Qué pasa aquí ?* (Salut ! Qu'est-ce qui se passe ici ?)

— *Somos los estudiantes. La Universidad de Guayaquil ha aumentado las tasas de matrícula. Protestamos, no podemos pagar. ¿ Y tú, qué haces aquí ?"*

Au moins son langage est compréhensible : "Nous sommes étudiants. L'Université de Guayaquil vient d'augmenter les droits d'inscription. Nous protestons. Nous ne pouvons pas payer tant. Et toi, que fais-tu par ici ?"

Je lui réponds que je suis un étudiant français en voyage de découverte de l'Amérique et que, et que...

Elle n'a entendu qu'un mot de mon baratin : étudiant français. En bonne connaisseuse de l'histoire du mouvement, elle se met à crier à la cantonade :

— Un étudiant français ! Mai 68 à Paris ! Il vient nous épauler ! Ensemble nous vaincrons ! Camarades, c'est notre jour de chance !

Je n'arrive pas à la faire taire, les camarades s'agglutinent, la musique s'arrête, ils se saisissent de mon sac pour le jeter à l'arrière de la camionnette suiveuse, me propulsent à l'avant du défilé, une banderole de chaque côté ("*La acción es la revolución* !"), et je me mets tout naturellement à hurler leurs slogans avec eux, et la musique repart, et nous voilà manifestant de concert pour une cause qui m'était inconnue il y a cinq minutes...

¡ Madre mía ! Pour une entrée prudente dans le monde latino-américain, c'est réussi. Si la police intervient, si on me fout en taule, si la manif dégénère grave, je suis cuit... A Toulouse, on avait essuyé des tirs de grenades lacrymogènes et des charges de CRS, il avait fallu se disperser et courir dans les ruelles adjacentes de la place Esquirol, on avait eu bien chaud. Mais ici, ce que je sais des répressions de mouvements de foule au Chili, en Argentine, en Colombie, de l'armée appelée à la rescousse, des détentions arbitraires, des tortures dans les prisons, me revient à l'esprit. Bigre ! Mais que faire ? Impossible de prendre la tangente. Et mon sac qui a disparu avec toutes mes affaires ? Il faut continuer. Après tout c'est une lutte juste, je dois l'épouser... A propos, où est passée mon Angela Davis ?...

--- Devant quitter Cali demain très tôt, je fais mes adieux aux parents Pirandello ce soir, en promettant de revenir vite. Je leur dois une des semaines les plus intéressantes de mon séjour colombien, que dis-je, de tout mon voyage. Mon admiration n'a pas faibli. La beauté de Madame Pirandello non plus. Elle est émue de son côté, du moins crois-je le percevoir.

Mais où est donc passée sa fille Virginie ? En regagnant ma chambre à l'étage, je tombe sur elle, en chemise de nuit légère, l'air dévasté, les larmes aux yeux :

— Non, ne pars pas. Reste ! Ou alors je pars avec toi. Je ne peux plus vivre sans toi.

Interloqué, j'essaie de temporiser, de lancer une plaisanterie, mais elle se précipite sur moi, se colle de tout son long sur mon corps, et me serre si fort que j'en perds le souffle. Je n'aurais jamais soupçonné une telle puissance dans ce corps frêle et nu sous sa chemise de nuit. Elle sanglote.

— Emmènes moi en France. On sera heureux tous les deux. Je te ferai de beaux enfants.

Et d'un coup, pour preuve de ce qu'elle avance, elle ouvre le corsage de sa chemise de nuit, découvrant deux petits seins coniques, pointus, à la limite de l'arrogance, ivres de bonheur.

Que faire ? Les parents n'ont rien entendu, au salon. Alain est sorti. Ce n'est pas tout à fait ce que j'avais anticipé comme rencontre amoureuse. Je ne lui avais prêté qu'une attention discrète, la trouvant trop mièvre au milieu des ardentes colombiennes croisées dans la ville. Bien que plus jeune que moi d'une année seulement, je ne l'avais pas envisagée comme amoureuse potentielle, peut-être à cause de ma passion pour sa mère, qui m'aveuglait. Il me faut trouver une porte de sortie, vite, ou alors elle va hurler et faire un esclandre.

— Je te promets, je reviendrai, susurre-je abjectement, mais lâche-moi.

Et je lui fais une bise sur la joue, en me dégageant. Déconcertée, mais rassurée, Virginie s'écarte, et, gravement :

— Promis ?

— Promis !

Et je disparais dans la chambre de son frère, lâchement, en m'essuyant le front, et elle dans la sienne, en se reboutonnant...